

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Reconnaître l'Autre (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 59-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *Reconnaître l'Autre*

*Ce n'est pas seulement une expression qui fait choc dans une homélie. C'est une réalité vitale : oui, Dieu fait irruption dans l'Histoire humaine, manifestant clairement, par là, cette cicatrice ontologique qu'est notre statut de créatures, qui, renié par l'homme, est devenu les stigmates dans le corps du Ressuscité.*

*Où que nous tournions notre attention, nous remarquons que partout l'homme contemporain se veut seigneur et maître absolu. Que d'ironie entoure l'affirmation — même timide — d'une exigence morale en tel ou tel domaine, l'appel à certaines valeurs exigeantes, mais conformes à la dignité humaine ! L'homme d'aujourd'hui ne supporte plus d'être ce qu'il est en réalité : dépendant d'un Autre, d'un ordre de réalités qui le dépassent ; il prétend s'établir à l'origine et au terme de tout. Sans vouloir en prendre conscience, il se déshumanise : il devient ce que sont les idoles qu'il se fabrique joyeusement. Finalement, son attitude repose sur le refus de l'autre : pensons à la mode dite « unisexe », à la prétention de donner aux hommes la possibilité de porter un enfant et aux femmes de jouer aux hommes ; on confond le droit à l'égalité hommes/femmes avec l'uniformité des êtres dans leur structure profonde et leur vocation propre ; songeons encore à la volonté partout présente d'absorber l'autre ou de le réduire à néant (ce qui revient au même !) que ce soit en politique, en économie ou dans les relations humaines. Que nous sommes éloignés d'un monde où règneraient le même et l'autre. Un risque grave couru par bien des informaticiens est de perdre tout sens de l'analogie et de penser de façon univoque. Nous nous trouvons toujours en présence du même refus de la « blessure » que l'autre nous fait par sa différence. C'est également le refus du Père. On pouvait lire dans un article récent paru dans *Evangelium et Missio* : « Il y a cinquante ans, la parole du père était présente dans nos sociétés par un certain nombre d'institutions : la famille (avec l'autorité paternelle), l'instituteur, le curé, le gendarme. Maintenant, toutes ces institutions sont contestées ou le plus souvent*

ignorées. Mais le besoin d'une référence continue à se faire sentir, et le toxicomane pense la trouver dans une adhésion au groupe, qui est encore une forme de dépendance et non une libération. Le docteur Orsel nous dit à ce sujet : « La dépendance à l'égard d'un produit est révélatrice d'une dépendance à l'égard des personnes : le père, la mère, les amis, le groupe... Le jeune ne parvient pas à s'en échapper et s'y enfonce. Les relations sont vécues comme des sécurités mais ce sont des aliénations. » Il n'est pas jusqu'à l'attrait et l'engouement même pour les religions orientales qui n'aillent dans ce sens d'un fusionnel mortifère. Comme au début de ce siècle les propos de Claudel, dans *Connaissance de l'Est*, ont quelque chose de prophétique : « Mais l'homme porte en lui l'horreur de ce qui n'est pas l'Absolu, et pour rompre le cercle affreux de la Vanité, tu n'hésitas pas, Bouddha, à embrasser le Néant. Car, comme au lieu d'expliquer toute chose par sa fin extérieure il en cherchait en elle-même le principe intrinsèque, il ne trouva que le Néant, et sa doctrine enseigna la communion monstrueuse. La méthode est que le Sage, ayant fait évanouir successivement de son esprit l'idée de la forme, et de l'espace pur, et l'idée même de l'idée, arriva enfin au Néant, et, ensuite, entra dans le nirvana. Et les gens se sont étonnés de ce mot. Pour moi, j'y trouve l'idée de Néant ajoutée à celle de jouissance. Et c'est là le mystère dernier et satanique, le silence de la créature retranchée dans son refus intégral, la quiétude incestueuse de l'âme assise sur sa différence essentielle. » (Ça et là)

Le grand et difficile roman de Bernanos, *Monsieur Ouïne*, baigne précisément — avec beaucoup de discrétion, mais en profondeur — dans une atmosphère d'homosexualité (masculine et féminine). C'est le monde de l'inversion, de l'im-posture et de la curiosité sacrilège. Monde sans Dieu (la paroisse est morte), monde sans père (celui-ci est rejeté, disparu, mort ?, enfui ?). Monde du mauvais rêve, où la mère substitue au nom réel de son fils (le même que celui du père : Philippe) le nom d'un personnage de roman anglais : Steeny. Nous nous trouvons alors dans un univers fermé, retranché, renvoyant à lui-même. « Depuis dix ans sauf pour de brèves vacances, Philippe n'a vu du monde que la maison cernée par les pins, avec son jardin vieillot, son potager, ses charmilles. Au-delà, le village minuscule, et la route blonde enroulée sur elle-même comme une vipère, et qui ne mène nulle part. Michelle a voulu cette solitude. » Maison fermée, protégée, encerclée, dans un univers mesquin, dont se retire la vie et où ce qui pourrait être source de contacts et de liberté se love et devient une impasse mortelle. Michelle, qui « aime passionnément » son fils, met tout en œuvre pour l'empêcher de

devenir, lui-même, un homme, l'autre, semblable au mari abhorré. Elle l'entoure de son « ingénieuse douceur », hardie à prendre, vigilante à garder. A l'intérieur de cette « cage de brique » vivent, au dire de Philippe, deux jolies bêtes : Michelle et Miss. Quand il y repense Philippe voit avec haine et désespoir « la chambre de cretonne fraîche, le petit boudoir à ramages et à pompons avec la cheminée aux colonnes grêles, les tulipes violentes et crues dans un coin d'ombre. Les matins puérils, les midi d'azur parfait, le soir qui rampe de portière en portière, cerné par les lampes et qui finit par se coucher sous la table ainsi qu'un animal familier. La rumination jamais achevée des heures vides, des paroles vaines et douces, le faux enjouement qui écœure, le froissement des jupes, le sauvage éclair des bagues, les faibles rires toujours complices, les parfums. Tout cela fait penser à une cage dorée — ornée si possible d'un grand ruban de taffetas rose — une cage dorée aux quatre coins relevés en pagode, une cage et rien dedans, rien. » Univers feutré où l'on ne rencontre que soi : chacune des deux femmes est l'image et le reflet de l'autre, la demeure est l'image et le reflet de toutes deux. Tout est douceur féline, joliesse, chuchotement, secrets et caresses : Philippe s'y sent emprisonné, englué, dévirilisé avant même d'être un homme.

Complice de celui-ci, il y a le monde de M. Ouine, simple contrepartie masculine, avec ses particularités propres. Il loge au château, ce « nid à mensonges et à grenouilles », maison morte et ténébreuse. M. Ouine déborde de la même douce sollicitude qui enveloppe et qui absorbe, qui veut maîtriser Philippe et énerver sa révolte contre cette atmosphère d'imposture, contre cette société dont l'autre est absent, repliée sur soi, lâche et sans ouverture. Philippe croyait trouver en Ouine une délivrance. « Non pas la délivrance, mais un maître. » « Car nulle vie ne trouve en elle-même l'instrument de sa propre libération. » Claudel disait bien qu'à vouloir chercher en soi le principe intrinsèque on ne trouve que le néant ; et l'auteur de l'article cité plus haut soulignait que les relations sont vécues comme des sécurités, mais ce sont des aliénations.

C'est ce néant, cette aliénation qui sont en train d'abolir la paroisse qui se meurt. Dans son sermon d'enterrement, le curé le dira avec force : il n'y a plus de paroisse : « C'est fini, vous êtes libres. Vous êtes libres, mes amis, cent fois plus libres que les bêtes sauvages ou les païens, tout à fait libres, libres comme des bêtes. » Et la mairesse dira, de son côté : « Tant ils sont plus tristes, tant ils sont plus vicieux. » Tandis que M. Ouine avouera n'avoir

*« jamais réellement détesté qu'une contrainte, celle dont le principe était en lui-même, la conscience du bien et du mal, pareille à un autre être dans l'être — un ver ». On comprend alors pourquoi Ginette, parlant de Ouine, pouvait évoquer « ses belles mains nettes, ses mains qui font indifféremment le bien et le mal, comme celles d'un dieu ».*

*Bernanos a bien saisi le drame de notre temps : celui de l'in-version : l'homme ne vit pas selon Dieu, mais selon lui-même. Là est son orgueil véritable, son mensonge ontologique ; la mort de Ouine en est une belle illustration. Car nous sommes toujours tentés d'oublier que l'homme, image de Dieu, est créé pour connaître et aimer l'autre, c'est-à-dire, finalement Dieu lui-même, dont les autres dans notre vie sont les messagers et les témoins. Cette destination implique une « capacité » d'infini inscrite au plus profond de nous. Rapprochons saint Jean et saint Augustin : « Et le Verbe était auprès de (= mouvement vers) Dieu » ; « Tu nous as faits pour (= mouvement vers) Toi ». Nous ne pouvons posséder l'infini Absolu qu'en nous livrant à lui dans un acte d'obéissance, de reconnaissance, d'amour et d'accueil.*

*Vouloir fonder une société dans le refus de cette référence essentielle, dans le refus de l'autre, dans l'obsession du même, c'est transformer l'univers en un énorme et affolant miroir qui nous emprisonne en nous renvoyant nos petites grandeurs et nos grandes misères ; c'est se condamner à faire indifféremment le bien et le mal, c'est ne connaître que la liberté des bêtes.*

*Gabriel Ispérian*